

Le Grand Serre (Drôme).
8 septembre 1911.



102

Ma Marquise,

Je pense à vous chaque jour quand
je lis le bulletin de santé de M. Combes.
Celui d'aujourd'hui semble meilleur; mais
le pronostic est toujours inquiétant, et
vous devez en avoir bien du chagrin. Du
moins j'espère que vous êtes tranquillisée
quant à vos autres malades: que Morel-
Fatio va mieux, que Lefranc n'a pas
été sérieusement touché; il se surmène
visiblement depuis plusieurs années; mais
il est bâti à chaux et à sable.

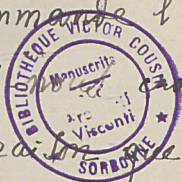
J' imagine que vous êtes au calme,
sinon au frais, sous les ombrages de

Gaesbeck, et que les Belges ne nous
important pas trop par le fracas de
leurs préparatifs de guerre. La guerre, nous
ne l'aurons pas, mais la paix, et la paix
encore, avec un peu plus d'humiliation
que devant, et il n'en sera que cela. Nous
aurions pu cependant, je crois, sans grands
risques, relever d'autre façon l'affront
d'Agadir. Puisque l'Angleterre n'a d'autre
desir que d'en finir avec la flotte et la
concurrence allemandes, puisqu'elle a dit
haut qu'elle serait à nos côtés, et puisque
les Allemands la craignent autant qu'ils
nous méprisent, la partie était belle pour
nous. Il n'y avait qu'à nous refuser à tout
"conversation" nouvelle, à invoquer la lettre et
l'esprit des conventions existantes, et à déclarer

qu'il nous était indifférent de voir
la "Panther" et le "Berlin" bouoyer en
vue d'Agadir, à condition que pas une
escouade allemande ne débarquerait.
Les Allemands n'auraient pas bronché,
parce qu'ils se sentent enveloppés de la
méfiance ou de la haine de presque toute
l'Europe, et surtout parce qu'ils ont peur de
l'Angleterre. Et ~~s'ils~~ si vraiment ils désirent
la guerre, que gagnons-nous à attendre
d'eux de nouveaux affronts? autant main-
tenant que plus tard. Pour autant que j'ob-
serve autour de moi dans le petit-chef lieu
de canton où je suis, il me semble que les
Français sont moins trembleurs que leurs
gouvernements et qu'ils iraient à la guerre,
sans l'avoir désirée certes, mais résolument;

601
pleins de ce grave sentiment que la dé-
faite serait la fin de tout. Et pourquoi
serait-ce la défaite? Ceux qui se battent
vraiment, les hommes de vingt à quarante
ans, n'ont plus nos âmes de vaincus, et Sedan
est presque aussi loin d'eux qu'Austerlitz.
Et pourquoi devrions-nous nous croire vaincus
à l'avance? Parce que les Allemands sont plus
nombreux que nous? Mais cet avantage est
presque illusoire, s'il est vrai que ni eux ni
nous ne pourrions mettre utilement en ligne
seulement la moitié de nos effectifs. Parce
qu'ils ont de meilleurs généraux? Qu'en sait-on,
puisque ni les leurs ni les nôtres n'ont jamais
fait la guerre, et puisqu'une grande bataille
n'est pas nécessairement gagnée par un
homme de génie, mais d'une nature par une

baderne un peu moins baderne que celle
qui commande l'armée ennemie ? Ou bien
devrions-nous attendre d'avance à notre défaite
par la raison que les Allemands sont, dit-on,
"mieux préparés" que nous ? Ils croient
l'être en effet, en leur infatuation, gonflés
qu'ils sont de l'orgueil de victoires aujourd'hui
bien anciennes ; mais cet orgueil n'est pas
nécessairement une force ; ils criaient "à Paris !"
comme nous avons jadis crié "à Berlin !" sans
aller pour cela. A voir leur confiance en eux-
mêmes, leur mépris de tout ce qui n'est pas eux,
on peut se demander si nos officiers et nos
soldats ne sont pas à leur insu plus instruits,
plus laborieux, plus entraînés que les leurs ;
en juge par le coin d'Allemagne que je
connais un peu, par leurs "savants" : dans le
monde de la science, ce n'est plus du côté alle-



mond, c'est du nôtre qu'est aujourd'hui
l'originalité, l'esprit d'initiative, l'ardeur,
l'élan; peut-être en est-il de même
dans nos régiments. Il n'est pas dérai-
sonnable de supposer un instant que par
hasard, quelques jours ou quelques semaines
après la déclaration de guerre, nous puissions
remporter je ne dis pas une grande victoire,
mais un succès marqué. Imaginez-vous ce
qui se passerait alors: chez les Allemands,
ce serait la stupeur, tant ils sont pleins
d'eux-mêmes; chez nous, ce serait le triomphe
immédiat de toute notre ~~part~~ hérédité
guerrière. Toutes les énergies de notre race,
accrues par tant de ~~rares~~ rancunes accumu-
lées depuis quarante ans, soutenues par
les mêmes sentiments qui soutinrent ceux de

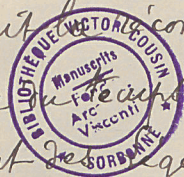
Valmy, qui pourrait ¹⁰⁵ en calculer
la puissance ? Mais me voici emballé,
ce qui ne convient guère à un vieil univer-
sitaire (qui pourtant fait les démarches né-
cessaires pour "partir", si on part). Mais quoi
de bon ? Nous ne tenterons pas l'aventure. Nous
"causerons", tant que les Allemands daigneront
causer. Nous donnerons notre Congo, et toutes
les colonies qu'on voudra bien nous pren-
dre, trop heureux de les donner, et de recevoir
en échange quelques affronts de plus. Et d'ici
quelques jours, si les Allemands ont un peu
d'esprit, ils proclameront la nouvelle de leur
parfait accord avec nous : ils diront que,
tout abrités que nous fussions derrière les
Anglais, nous leur avons concédé par peur
tout ce qu'ils nous demandaient et plus encore

qu'ils n'en demandaient. Sur quoi nous nous retournerons contre notre ministère, nous lui reprocherons comme jadis à Freycinet sa faiblesse, nous en prendrons un autre, nous crânerons dans les journaux et à la tribune, en attendant un prochain coup d'Agadys, que nous recevrons aussi humblement que les précédents.

J'ai beaucoup travaillé ces vacances. Je me suis donné pourtant deux semaines de congé, ainsi employées : pendant six jours, grâce à certain fonds Arconati, j'ai fait pour les légendes épiques un voyage en Bourgogne : Cluny, Autun, un petit "patelin" de Saône et Loire, Anost, où j'ai trouvé une curieuse localisation de la légende de Girard de Roussillon ; pendant l'autre semaine, nous avons parcouru à bicyclette, ma femme, les trois petits et moi, le Vercors et le Royans (nous avons passé tout près de votre Chartreuse). Ce voyage

106

était la récompense de notre bachelier. Le
reste, je l'ai consacré à l'achève-
ment de légendes épiques. Mes tomes III
et IV seront remis ensemble à Champion
le 15 octobre. A cette date, il ne me restera
plus à écrire qu'un chapitre de "Conclusions",
que j'espère achever le 15 novembre. Alors, je
mettrai le point final. Enfin! Sept ans de
dur, mais de joyeux travail. Seulement,
quinze jours après, le 1^{er} décembre, il
me faudra remonter dans ma chaire, et
parler d'autre chose que des légendes épi-
ques. Mais de quoi? J'y pense avec an-
goisse. J'ai en vue un autre beau sujet:
l'histoire de nos origines littéraires au
onzième siècle. Mais ce sujet n'est guère
encore qu'un titre pour moi. Il me faudrait



m'y préparer plusieurs mois avant d'en
parler publiquement. Un cours du Collège
de France, s'il est fait comme il doit l'être,
doit représenter des recherches originales; mais
une seule leçon mange des jours et des
semaines de recherches. Comment pourrai-
je faire ce cours sans m'y être préparé?
Je me sens las au sortir de ce grand
effort donné aux Légendes épiques, à bout
de force nerveuse. Si je le pouvais, je me
ferais suppléer quelques mois, que j'emploie-
rais à m'orienter dans un sujet nouveau. Il n'y
faut pas songer. Alors? Je travaillerai un peu
plus dur encore. Mais cela vieillit et use avant
l'âge. Vous rappelez-vous, ma chère
marquise, certain gilet merveilleux que

M. Du Seigneur m'a envoyé de votre part le jour de mon départ pour l'Amérique?

Une fée le fist en l'isle de Chelchos. Etait-il en poil de chameau? ou en laine de monton du Tibet? Il faisait l'admiration des pataquers de La Couraine. Or, une de mes compagnes de voyages, de qui le père va partir pour le Maroc où il passera l'hiver en qualité de médecin-major, en voudrait un semblable pour son père et me demande où on peut s'en procurer? / n'y aurez-vous la bonté, M. Du Seigneur et vous, de me dire l'adresse, pour que je la transmette à votre ma correspondante?

Avez-vous des nouvelles de la succession de M. Levatteur au Collège? Dès ma rentrée à Paris (nous rentrons le 1^{er} octobre, à cause de nos lycéens), j'irai voir M. Maurice Croiset. Puiste-

501
t-il accepter! A son défaut, je vois comme
possibles Chaquet ou Chavannes.

Je vous écris rarement, ma chère
marquise; mais, vous le voyez, une fois
que j'ai commencé, je ne sais plus m'ar-
rêter. J'aurais tant de choses à vous dire
encore, même en réservant le sujet de la
Joconde! Je m'arrête pourtant, vous ayant
allz ennuyée aujourd'hui, en vous priant de
saluer bien cordialement de ma part M. Du
Seigneur, s'il est à Gaesbeck, et en vous
disant que je vous aime bien. Ma femme
ne veut pas être oubliée auprès de vous. Nous
vous remercions pour vous prier d'agréer, chère
Marquise, notre respectueux et profond dévouement
Joseph Be'dier.